

Jean-Charles Massera  
*It's too Late to say NON !*  
[Extraits]

*Jean-Charles Massera, qu'est-ce qui vous tient debout ?*

Personne ne m'a jamais posé cette question, que je me suis posée assez tardivement en fait, et à laquelle j'ai trouvé – assez vite – une réponse : ce qui me tient debout, c'est ce qui me fait me lever le matin. C'est l'idée qu'il y a un possible, dans ce qui constitue ma journée, pour que le soir je me couche à un autre endroit (de pensée) que celui qui m'aurait été assigné – aurait été écrit – si je n'avais eu aucun moyen d'écrire la partition de ma journée, un possible et un moyen qui me soient propres. Cela a à voir avec la possibilité de s'approprier un peu de temps, un peu d'espace. La position qui m'angoisse le plus, c'est celle où l'on sait déjà, de par ses activités professionnelles, sa situation, sa localisation, voire son assignation à résidence, sociale, où l'on sera à telle heure de la journée, ce que l'on fera, quels seront les événements, ou non-événements, constitutifs de notre journée... position qui est malheureusement une des plus partagées au monde. C'est ce contre quoi j'ai le plus envie de me battre. Ce qui « me tient debout » n'a rien à voir avec l'écriture au sens littéraire du terme, c'est plus une posture de vie : c'est la possibilité de s'approprier un tant soit peu une part du temps qui nous occupe et de l'espace que nous occupons, c'est-à-dire un temps et un espace que je peux écrire moi-même, mais ici les termes « écrire » et « écriture » sont à comprendre dans leur acception la plus large. Finalement, la grande mythologie de la modernité, c'est ça : un individu qui tout d'un coup parvient (un peu) à écrire sa partition et ne répond plus à une partition intégralement écrite par un grand discours, un grand récit religieux ou politique, qui parvient donc à s'écrire, plus qu'il n'est écrit.

Après, il y a plusieurs moyens... L'écriture, je ne sais pas si c'est le bon. Disons que c'en est un parmi d'autres. Ce qui est certain, c'est que cette posture n'est pas une posture pour mettre en avant une pensée philosophique ou littéraire... c'est juste une posture de vie. Après, il se trouve que mes outils ont à voir avec de l'écriture et éventuellement, lorsque le processus mis en place par celle-ci aboutit, avec des livres, des formes... « Ce qui me tient », c'est une question qui a plus à voir avec la vie qu'avec la littérature.

[...]

Si on regarde l'histoire récente des luttes allant dans le sens de l'émancipation des subjectivités, ce qui a permis d'ouvrir des possibles a vite tourné à la mise en place et en œuvre de quelque chose d'assez misérable. Se libérer des grands récits, c'est une chose. Se libérer du poids de la vie écrite par les grands récits de l'église ou par une idéologie totalitaire, c'est plutôt un bien. En revanche, si c'est pour aller consommer des produits dérivés de Mickey ou répondant à la seule logique de la rotation de l'offre le week-end et de la télé-réalité les soirs de jours ouvrables, c'est qu'il y a un problème de fond. C'est en ça que je dis que ce n'est pas pire qu'avant mais que ce n'est pas beaucoup mieux non plus. On a peu gagné finalement. Ou ce qu'on a gagné, on l'a vite reperdu. J'insiste sur ce point car, si on ramène ça à la dimension critique de la littérature, il y a une lecture un peu rapide et surtout extrêmement problématique de certaines démarches comme celles que j'essaye de développer qui consiste à assimiler celles-ci à toutes celles qui « tapent » sur le contemporain, qui stigmatisent ce que nous vivons aujourd'hui, sans faire la distinction fondamentale entre, d'une part, ce qui stigmatise en essayant d'opérer dans le champ de la poursuite des processus d'émancipation des subjectivités et de construction d'en-communs (pour aller vite) et, d'autre part, ce qui stigmatise l'aujourd'hui au nom d'un profond et terrible désir de restauration de valeurs à la con, de valeurs on ne peut plus aliénantes et problématiques pour la construction de l'homme. Mon travail ne s'inscrit absolument pas dans cette logique qui consiste à dire au secours, tout s dégrade, c'était mieux avant. Malheureusement, si on parle en termes marxistes, la libération de l'homme par le travail, l'appropriation du produit du travail et la libération de temps dit « libre » pour la construction de soi, sont des promesses qui ont plutôt mal tourné. Les activités professionnelles qui peuvent encore se vivre comme des processus d'appropriation de ce qu'elles produisent sont relativement rares, elles ne concernent que quelques postes où la part de soi dans la réalisation de ce qui est produit est réelle (et non fantasmée). Le temps libre se confond essentiellement avec les « loisirs », c'est-à-dire principalement avec un temps de consommation des modes et des produits d'occupation et de captation improductifs du cerveau. Il y a clairement quelque chose qui a foiré quelque part... un truc qui a dérapé à un moment donné du processus d'émancipation des consciences !

S'affranchir des mythologies archaïques, je trouve ça très bien, mais, en même temps, celles qu'on a mises à la place, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles posent quelques problèmes de fond. La liste des logiques (des histoires) de libération qui ont échoué, qui ont été récupérées à des fins vraiment pas émancipatrices, est tout de même assez longue.

Alors maintenant la question c'est de savoir  
ce qu'on fait avec ça

La question qui m'occupe essentiellement aujourd'hui et qui est à l'origine de ma collaboration avec le metteur en scène Benoît Lambert pour le projet wale (We Are L'Europe), c'est de savoir comment rebondir, comment faire avec ce donné-là sans retomber dans la seule esthétique de la critique virulente et « salutaire », pour reprendre un terme que la presse culturelle affectionne particulièrement. En effet, une fois qu'on a dit non à tout, qu'on a désigné la catastrophe ambiante, qu'on a dit que ça craignait à tous les niveaux et dans tous les compartiments de l'existence, qu'est-ce qu'on fait ? C'est quoi le programme ? La vraie question, c'est ça. Bon, maintenant ce qui est clair aussi, c'est qu'on n'a pas attendu que les auteurs du champ littéraire s'emparent de la question pour commencer à travailler. De Porto Alegre à l'iri (l'Institut de recherche et d'innovation créé sous l'impulsion de Bernard Stiegler pour « anticiper les mutations de l'offre et de la consommation culturelles permises par les nouvelles technologies numériques »), il y a des gens qui travaillent à la construction d'outils concrets. En fait, le cahier des charges, c'est :

Comment faire avec ça ?

Je ne crois pas du tout à la mythologie de l'île déserte, de la construction et de la sublimation d'un espace poétique qui échapperait au monde, qui viserait à placer l'expérience esthétique en retrait ou hors de ce même monde, un espace que le poète construirait patiemment avec ses petits outils perso... cette espèce d'esthétique pavillonnaire transposée à l'écriture. La sublimation de la maison individuelle et de l'aménagement intérieur dans le paysage culturel, je crois qu'il n'y a rien de pire. J'ai toujours pensé que la construction de cet espace de refoulement des conditions de l'expérience de l'Histoire en cours et du temps vécu jouait le même jeu d'atomisation des consciences et des individus que celui que nous imposent les outils du spectacle. Si on reprend l'analyse de Guy Debord affirmant que « le système économique fondé sur l'isolement est une production circulaire de l'isolement », que « l'isolement fonde la technique, et le processus technique isole en retour » et que « de l'automobile à la télévision, tous les biens sélectionnés par le système spectaculaire sont aussi ses armes pour le renforcement constant des conditions d'isolement des 'foules solitaires' », on peut également dire de cette esthétique de la sublimation d'un espace poétique qui vise à placer l'expérience esthétique en retrait ou hors du monde, qu'elle est une production circulaire de l'isolement, que l'isolement fonde l'esthétique du refoulement des conditions de l'expérience de l'Histoire en cours et du temps vécu. En clair, les consciences spectatrices sont aussi coupées de l'expérience de la marche du monde devant leur écran de télé que dans un cube blanc.

En même temps aujourd'hui, l'écriture, la littérature, on s'en fout un peu. Déjà, parce qu'en règle générale, si les écrivains avaient encore quelque chose à dire, ça se saurait (je ne sais pas pour vous, mais moi, quand j'ai besoin de me renseigner sur le monde, je ne cherche pas dans la littérature, je cherche dans les sciences humaines, la philosophie, la sociologie ou alors oui, mais pour capter des symptômes de l'époque, qu'elle véhicule plus ou moins consciemment, mais c'est tout), mais aussi et peut-être surtout parce que ce n'est pas avec une fourchette oscillant entre 500 et 3 000 lecteurs qu'on va renverser le sens de l'Histoire.

[...]

*Pourquoi dites-vous avec tant de conviction NON à la forme du roman ou de la poésie... pourquoi selon vous ces formes-là ne véhiculeraient plus aucun contenu ?*

Le roman, tel qu'il semble encore passionner les pages culturelles des médias ou les universitaires, ne me paraît absolument plus correspondre aux modes d'expérience, de représentation, de projection, de pensée du monde contemporain, aux modes d'action sur ce même monde. Je ne vois pas pourquoi, d'un côté on passerait notre vie professionnelle ou une partie de notre temps libre à surfer, analyser des données, construire des projections, échanger des informations en temps réel, faire des calculs puis inventer des modes de représentation de réalités abstraites, penser, œuvrer dans une multicanalité, une simultanéité et pourquoi de l'autre, tout d'un coup, on penserait dans une linéarité, une forme et une langue qui étaient celles de notre système de pensée avant l'explosion de ces modes d'expérience du monde. On peut encore essayer de se représenter la terre comme étant plate ou essayer de pratiquer la médecine avec pour seul outil la saignée, mais bon... En même temps, je suis toujours étonné de cet acharnement thérapeutique autour de ces vieilles formes. On sait très bien, et depuis longtemps, qu'« à de grands intervalles dans l'histoire, se transforme en même temps que leur mode d'existence le mode de perception des sociétés humaines ». C'est de Walter Benjamin. Donc, ce n'est pas tout jeune comme point de vue sur la pertinence des formes. En fait, ça me paraît totalement hallucinant de devoir encore batailler sur ces questions. La forme se pense par rapport à une nécessité, une visée, pas par rapport à une histoire, en l'occurrence littéraire. On ne demande pas aux astrophysiciens de penser avec les outils de la préhistoire ! Quant au poème (à la poésie), en tout cas ce qui se désigne encore comme tels (je ne parle pas là de textes que l'on se refuse de saisir pour ce qu'ils sont et qu'on cherche à tout prix à ranger dans une forme historique bien classique, histoire souvent de passer à côté de ce qu'ils visent, ou

tout simplement de les contourner), cette façon de poser les mots sur la page, de les peser, de ne reconnaître comme mode articulatoire que les relations qui se tissent entre les mots posés sur cette même page, en refoulant bien tout ce qui pourrait les lier à un quelconque extérieur, cette façon de se concentrer sur des sensations proches de l'infime et du résolument séparé du bruit et de la fureur, cette façon de dramatiser la volonté de se retirer de ce bruit et de cette fureur, cette façon de recréer un petit monde tout étonnant à l'échelle de notre seule subjectivité abstraite du monde, cette façon de réécrire joliment et légèrement les petites phrases, les petites sensations et les petites idées sur la vie, cette façon de construire une expérience inédite qui se localise dans le seul mouvement de la lecture, cette façon de ne trouver du sens que dans la langue, cette langue qui ne dit rien d'autre qu'elle-même, autrement ou littéralement, cette langue qui vient faire écran de manière aussi prétentieuse que naïve devant tout ce qui est bien trop lourd pour devenir poétique (le hors livre en gros), cette langue qui tourne autour des je, des objets, sans autre générosité que celle qui consiste à exposer de mille manières ce je ou ces objets, comme si leur seule exposition pouvait faire sens, comme si ce sens pouvait avoir un usage autre que celui du constat que l'on est en train de faire l'expérience d'un poème qui dit tout son attachement à n'être rien d'autre que lui-même, c'est d'une incapacité à nous modifier (en revanche, c'est sûr que ça nous conforte) qui m'a toujours halluciné. Ça a un côté bibelot, en fait.

Propos recueillis par Virginie Devillers

Auteur de *United Emmerdements of New Order* précédé de *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* (P.O.L) au début des années 2000, critique obstiné des pratiques culturelles et des modes de vie aliénés à la fin des années 90, **Jean-Charles Massera** fut longtemps convaincu que les seules expériences possibles étaient des expériences de pensée (*Amour, Gloire et CAC 40* – P.O.L). Autocritique en actes, quelques années plus tard, de cette même théorisation du déficit d'expérience dans les pays les plus avancés au plan technologique sur les pentes des cols mythiques du Tour de France et du Giro, il devient alors chroniqueur du processus de vieillissement des corps salariés à l'ère du temps libre et des loisirs sous les traits défaillants d'un néo-cyclosporitif sponsorisé par Polar France et José Alvarez SA., avec le nom improbable et fictionnel de Jean de La Ciotat. Il connaîtra alors l'épilation, le premier degré et la réduction inéluctable de son champ lexical (*Jean de La Ciotat, la légende*, Verticales) avant de redevenir à plein temps Jean-Charles Massera à la fin des années 2000. De cette expérience cyclosporitive il retiendra la nécessité de la reconstruction d'un « je » ou d'un « nous » non indexé sur le temps-croissance. Ses outils ? L'esthétique de l'intrusion dans la langue, la forme et le format de l'ennemi (*Under The Résultats* – Biennale de Rennes) ou tout simplement du « faire avec » (*We Are L'Europe*. Le projet WALE – Verticales – mis en scène par Benoît Lambert). Il a aujourd'hui 44 ans.